



**MIKE
NICOL**

RABBIT HOLE

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

MIKE NICOL

RABBIT HOLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD)
PAR JEAN ESCH

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Couverture : © Saskia Uppenkamp / Plainpicture ; © mbbirdy / iStock (détails).

Titre original :
THE RABBIT HOLE

© Mike Nicol, 2021.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

En mémoire de Tamzon 1974-2019

« Que notre perte soit due à l'ambition, au sang ou
au désir,
Tels des diamants, nous sommes taillés dans notre
propre poussière. »

The Duchess of Malfi (*La Duchesse d'Amalfi*)

« Quand vous quittez la fonction publique, vous vous
devez d'être riche. »

MIKE MLENGANA, ancien directeur général du ministère de
l'Agriculture, des Forêts et de la Pêche.

Liste des personnages

Fish Pescado (détective privé)

Vicki Kahn (avocate, ancienne agente de la State Security Agency)

Famille Amalfi

Angela Amalfi (PDG d'Amalfi Civils, veuve de Richard – Rick – Khabone Thulo)

Rej Ben Ali (directeur des opérations d'Amalfi Civils, frère d'Angela, connu autrefois sous le nom de Reg Amalfi)

Ferdinand Amalfi (frère jumeau d'Angela, bipolaire, victime d'épisodes délirants)

Employés d'Amalfi Civils

Tyrone Mansoor (manager de la filiale Kestrel Security)

Juzia Malik (stagiaire et maîtresse de Rej Ben Ali)

Capital Trust Private Bank

Antony Brennan (cadre supérieur, amant d'Angela)
Ravi Pollard (chargé des investissements étrangers)

State Security Agency (la Volière)

Colonel Kaiser Vula
Tyrone Mansoor (agent, dirigé par le colonel Vula)
Chereen Williams (agente)
La Voix (directrice des opérations secrètes)
Mart Velaze (agent sous les ordres de la Voix)

Mission américaine

John Webster (conseiller économique auprès de l'attaché commercial américain, agent de la CIA)
Pellie (agent local travaillant pour la CIA)

Divers

Sipho Dube (directeur général du département des Travaux publics)
Janet (une sans-abri)
Andreas Hansen (ancien marchand d'armes)
Aletta van Niekerk (psychologue)

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS DES MERVEILLES

UN

1

Samedi 27 août 2016. Vous avez ce gars qui est au Cap, à un festival de bières artisanales. Pour un long week-end. Venu exprès de Joburg pour parler bières authentiques : pale ale, ambrée, mild, bitter, old ale. Styles incroyables, goûts incroyables. Un rassemblement de *cognoscenti*. Pour utiliser son langage, il s'éclate. Une pause complète dans un emploi du temps très chargé.

Deuxième jour. Ce samedi, une aube pleine et splendide. Il se lève tôt pour marcher sur la plage.

Seul un zéphyr provenant du large ajoute un soupçon de sel dans l'air. Nappes de brouillard dans la baie. Une lumière mordorée éclaire Muizenberg Peak. Une couleur d'IPA.

Il gare sa voiture devant le Tiger's Milk, laisse ses chaussures sur le capot. Et part pieds nus dans le sable frais. La chanson dans son cœur est un pur cliché. La bande-son de son enfance. Mais bon, c'est un matin à la Cat Stevens.

Deux surfeurs lève-tôt sur la backline. Les vagues sont gentilles, c'est marée basse. Autour de lui, des mouettes se

chamaillent. Des bécassines courent en zigzag. Des huîtres se défilent.

Il flâne sur le sable mouillé, en tournant le dos à la montagne. Devant lui, la plage s'étend à l'infini, dans la brume. Il aperçoit de temps à autre deux promeneurs, très loin.

C'est le genre de matin qui vous fait prendre conscience que Le Cap est un paradis. Et vous vous demandez pourquoi vous restez dans la banlieue de Joburg. Si agréable soit Saxonwold. Vous pourriez vivre ici, et faire ça tous les week-ends.

Il traverse la sortie du *vlei**¹. Un cours d'eau régulier qui se jette dans la mer. Les vairons frétilent dans les hauts-fonds. Sur la plage, le brouillard épaissit, puis se disperse. Sa blancheur recèle des poches de lumière. On dirait que c'est le premier matin de la Création. À l'horizon, le couple se rapproche parfois, ou s'éloigne. Leurs empreintes dans le sable.

Oh, la vache, quel pied. Ça remet les choses en perspective. Ça éclaire tous les problèmes.

Il téléphone à sa femme, qu'il réveille.

«Rick, il est six heures et demie», dit-elle en bâillant.

Il l'imagine dans l'obscurité de leur chambre. «Deux mots, Ange. Je voulais juste te dire que tu aurais dû venir ici avec moi. Cet endroit est complètement magique. On devrait se dénicher une baraque dans le coin. Retrouver tes racines. Ça nous ferait du bien.

— Tu es déjà réveillé à cette heure-ci ?

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin d'ouvrage. (*N.d.É.*)

— Je me promène sur la plage. Ça laisse le temps de réfléchir.

— Tu es censé déconnecter.

— Oui, oui, et c'est ce que je fais.

— On ne dirait pas. Si tu dis ce genre de choses, c'est que tu es encore en train de penser à Rej.

— Oui. Ça ne va pas, Ange. Tu le sais. Je le sais. Il le sait. Il chamboule tout. On perd des clients. On perd des projets.

— On en reparlera quand tu seras rentré. Pas maintenant. Je suis à moitié endormie. Et toi, tu es sur la plage. Ça peut attendre.

— Je suis sérieux. Ce type est une menace.

— Ce type, c'est mon frère.

— Ça ne change rien. Il y a hémorragie. Il risque de nous faire couler.» Il voit des silhouettes émerger des dunes. Environ deux cents mètres devant.

«Oui, j'entends bien, mais je ne peux pas gérer cette conversation-là maintenant. On en reparlera plus tard. Dimanche, quand tu seras là.»

Deux hommes courent. Ce ne sont pas des joggeurs. Ils se rapprochent du couple. Et les jettent à terre.

«Hé! C'est quoi ce bordel?

— Hein? Qu'est-ce que tu dis?

— Faut que je te laisse.»

Il coupe la communication. Fourre son téléphone dans sa poche. Et sprinte. Il est en forme. Il y a une salle de sport au bureau, tout équipée. Il fait du vélo, du tapis de course, de la cage à squats, du rameur, des haltères. Une heure chaque jour. Tous les jours.

Du coin de l'œil, il aperçoit un autre type sur sa gauche,

qui avance lentement. Il se concentre sur l'agression. Il repère des couteaux.

Les types braillent : « Donne, donne, donne. *Djy, djy**. *Djou ma se poes**. *Djy naais**. »

La femme pleure.

L'homme dit : « Par pitié, par pitié. Prenez tout ce que vous voulez. »

Leur accent anglais.

Il se rapproche. Trente mètres. Vingt mètres. Il crie : « Laissez-les, salopards! Barrez-vous. » Il fonce vers le plus petit.

Mais Rick n'est pas un bagarreur de rue. Ni un bagarreur tout court. Il ne connaît pas la vitesse d'un type armé d'un couteau. Plonger, frapper, tourner, tirer. Il ne sent même pas la lame entrer. Le petit recule en dansant, sur la pointe des pieds.

« Et toi ? T'es qui, toi ? »

Stop. Son ventre est à portée de couteau.

« Laissez-les. Laissez-les, nom de Dieu. » Il est essoufflé par sa course, son adrénaline ralentit la scène. Il voit la femme, les vêtements déchirés. Son mari couché sur le ventre. Une joue dans le sable. Le petit est à moitié accroupi devant lui, couteau en avant. L'autre appuie son pied sur le dos de l'homme. Et se moque de lui. Il le montre du doigt. Le troisième arrive de la droite. Forme floue.

Il ressent alors la douleur dans son ventre. Il baisse les yeux : une tache de sang se répand sur son T-shirt. Profitant de cet instant de distraction, le type au couteau se jette sur lui de nouveau. Rick agite les bras dans tous les sens pour repousser cette attaque, la lame entaille sa main, son bras.

Il se tient là, immobile. Du sang sur le ventre. Du sang qui coule entre ses doigts.

Il entend la femme qui gémit et les supplie d'arrêter. De prendre les téléphones, l'argent. Il voit le type au couteau danser devant lui. Celui qui rigole ne tient pas en place. Il observe quelqu'un qui approche.

Une voix retentit, et ordonne aux agresseurs de filer.

Ils reculent. Ils s'enfuient.

Il entend la femme dire : « Vous êtes blessé. Vous saignez. »

Il n'entend pas le coup de feu.

Repose en paix Richard Khabone Thulo. Alias Rick.

Dix-huit mois plus tard, le meurtre n'a toujours pas été élucidé.

Le dossier est posé par terre dans un bureau du poste de police de Caledon Square. Parmi la pile qui se dresse dans un coin. Les poissons d'argent épluchent la paperasse.

2

Angela, l'épouse, a immédiatement engagé un détective privé. Un type nommé Fish Pescado. Un local, qui connaît le coin, la plage. Et qui lui a expliqué que c'est un endroit dangereux. Très isolé. Les agresseurs attendent dans les dunes, et ils choisissent leurs victimes. Il a fait jouer ses contacts dans la police, sans résultat immédiat. La scène de crime était brouillée. Dégradée. Le sable trop sec dépourvu d'empreintes. De plus, aucune photo n'avait été prise avant la marée haute. Les calepins des flics ne contenaient que des notes énigmatiques. L'incident avait été enregistré dans la

catégorie « agression mortelle ». Aucune déposition de la part des deux touristes. Pas de coordonnées. Fish Pescado n'était pas surpris par ce travail de la police.

En cherchant un peu, il a localisé les touristes. Du moins, l'endroit où ils avaient logé. Il a découvert qu'ils avaient loué un appartement à Muizenberg, ils avaient annulé les deux semaines restantes et repris l'avion le soir même.

« Super publicité de merde, a dit Fish Pescado à sa petite amie, Vicki Kahn, agente de la SSA¹. Le Cap va vraiment devenir une destination très prisée. On devrait faire quelque chose.

— Ah oui? Quoi donc, macho man? a-t-elle répondu, l'œil pétillant, amusée.

— Riposter. Pourquoi pas? »

Et ils en sont restés là. La faute à la vie trépidante.

Fish a finalement obtenu les coordonnées des touristes. Et cela a conduit à une longue conversation sur Skype, qui n'a pas changé grand-chose.

« Oh, bon sang, ils m'auraient violée, a dit la femme, si cet homme n'était pas intervenu.

— On lui doit la vie, a ajouté le mari. C'est un héros. »

L'un et l'autre ont livré des descriptions différentes : seul point commun, la peau marron du tueur.

« Marron comme bronzé? »

— Non, vous savez bien... un *Coloured*², comme vous les appelez. »

1. State Security Agency : agence de renseignements. (*N.d.T.*)

2. En Afrique du Sud, *coloured* (« colorés ») désigne un groupe ethnique multiracial de souches khoïkhoï, malaise, indonésienne

Tout cela a été transmis à Veuve Angela quand Fish lui a fait son premier rapport à Johannesburg. Elle a fondu en larmes. Après lui avoir servi un verre d'eau, Fish a poursuivi : « La manière dont je vois les choses, ce type, le meurtrier, surgit de nulle part. Apparemment, il n'était pas dans le coup, au départ. D'après le mari et la femme, il est intervenu après. Il crie aux autres de foutre le camp et ensuite... » Fish s'est interrompu. Avant de reprendre : « Il tire sur votre mari et il disparaît. Une scène super bizarre. Sans aucune logique. »

Pas très utile tout ça. Il le reconnaît.

À peu près aussi utile que le rapport des flics. Qui ont dit à Angela : « C'est une zone dangereuse. Il y a beaucoup d'agressions sur cette plage. »

Ce qui a eu pour effet de décupler le chagrin et la colère d'Angela. « Qu'est-ce que vous comptez faire alors? »

Les flics ont baissé les yeux, en jouant avec les boutons-poussoirs de leurs stylos.

« Typique », a dit Fish.

L'autopsie a révélé des blessures à l'arme blanche, non mortelles. La première à l'abdomen, aucun organe touché. La seconde à la main et au bras : grave lacération musculaire. Le tir fatal : une balle dans la tête. En plein dans la tempe gauche. Balle de petit calibre, du .22. Elle n'était pas ressortie. À cause d'un manque de vitesse, d'après le rapport de balistique. Distance du tir : environ trois mètres.

Toutes les caractéristiques d'un contrat, se disait Fish intérieurement. Il a soumis sa théorie à Vicki.

et autres ou issu de mélanges entre Européens et ces groupes et / ou des ethnies noires. (*N.d.E.*)

« Ça sent le boulot de professionnel », lui a-t-il dit autour d'une bière au Tiger's Milk, un vendredi après-midi. Il revenait de faire du surf à Muizenberg, et Vicki était en week-end. « Un boulot de professionnel estampillé contrat externe.

— Oui, on dirait bien.

— Je miserais sur un gars venu d'ailleurs.

— En te fondant sur quoi ?

— Une seule balle. Et le calibre .22. Ça ne ressemble pas aux méthodes locales. Un gars du coin aurait arrosé au 9 mm. » Même si, il devait le reconnaître, les locaux s'amélioreraient, surtout dans le contrat haut de gamme. Si vous interrogiez les flics, ils vous disaient que, lorsqu'un patron de compagnie de taxis ou un politicien se faisaient buter, les gars de la Scientifique n'avaient rien à se mettre sous la dent. « Mais évidemment, j'ai pas besoin de te dire tout ça. » Fish a souri à Vicki Kahn. Qui l'a regardé en haussant un sourcil.

« Que faisait ce type ?

— Comme boulot ?

— Oui.

— PDG et ingénieur-conseil d'une grosse boîte de Joburg : Amalfi Civils. Né et élevé au Royaume-Uni. Parents exilés durant la Lutte. Il travaillait sur des projets dans des endroits chauds : Angola, Irak, Afghanistan. Et dans ses rêves : Dubai, Qatar. Il est revenu ici en 1994 pour bâtir le nouveau pays.

— Il a pu se faire des ennemis n'importe où.

— Exact.

— Tu en as parlé avec ta cliente ?

— J'ai essayé. Elle est accablée de chagrin. Elle m'a renvoyé à son frère, au bureau du Cap.

— Et ?

— Et rien. Je lui ai demandé s'il pouvait y avoir un lien avec les affaires. Un concurrent qui convoitait le même contrat peut-être ? Des problèmes sur un projet ? Des dettes en cours ? Quelqu'un qui lui en voulait ? Une histoire de jalousie ? Tout ce que ça m'a rapporté, c'est un non de la tête. Un drôle de type. Froid. Cassant. Avec des plis de fer à repasser sur ses manches de chemise. Tu vois le genre. Le gars qui te prend de haut. Du style : qui êtes-vous pour venir fourrer votre nez dans nos affaires ? Pas coopératif pour un rond. Il ne m'a pas fait asseoir pendant qu'on parlait, et il n'a même pas fermé la porte de son bureau. Très décontracté. Pour lui, c'est un crime crapuleux.

— Tu lui as parlé de ta théorie ?

— Oui. J'ai eu droit à un haussement d'épaules et à un froncement de sourcils. Ce qui est intéressant chez ce type, c'est qu'il a changé son nom il y a une dizaine d'années : Amalfi s'est transformé en Rej Ben Ali.

— Il est devenu musulman.

— Ce sont des choses qui arrivent. »

Tout bien considéré, a conclu Fish, personne n'avait de raison de buter ce type. Il a pris l'avion pour assister aux obsèques à Johannesburg, où on a décrit Rick comme un homme bon, empathique et chaleureux. Le sens de l'humour. Généreux. Un citoyen honnête. Un personnage important dans le domaine de l'ingénierie. Un homme d'affaires respecté. Qui payait ses impôts. Faisait des dons aux œuvres caritatives. Il n'avait pas de maîtresse. Il adorait sa femme. Sa passion, c'était de fabriquer des bières, des IPA principalement. D'une belle couleur ambrée, riches en

saveurs, et longues en bouche. Angela en a donné une bouteille à Fish. Qui a estimé que Rick aurait pu se lancer dans le business de la bière à plein temps. Il a attribué une très bonne note à son Indian Pale Ale : 8,9 sur 10. Fish était très IPA. Il savait de quoi il parlait.

3

Depuis dix-huit mois, Angela vit dans une lessiveuse émotionnelle. Un meurtre, c'est une chose dont on ne se remet pas. Jamais. Elle gère les affaires, dans l'intérêt des clients d'Amalfi, du personnel. Elle fait bonne figure quand c'est nécessaire. Mais impossible d'oublier leur dernière conversation. Le « Hé! C'est quoi ce bordel? Faut que je te laisse ». Du Rick tout craché. Toujours prêt à aider, surtout ceux qui ont des ennuis.

Angela suit de longues séances avec le psy de la boîte. Cela lui permet de comprendre les trois stades du chagrin : la torpeur, les actions mécaniques, puis la réorganisation.

« C'est normal, Angela. Même si vous vous sentez affreusement mal, c'est positif.

— Non, il n'y a rien de positif. Je ressens de la colère, de la rancune. »

Et de la honte ensuite. Elle se surprend même à s'excuser de se sentir coupable. Elle lui parle à voix haute : « Je ne fais pas exprès, Rick. Désolée. C'est juste que j'ai l'impression que tu es là. Dans la maison. Je t'entends. » Et puis, ce cri de douleur : « Reviens, je t'en supplie. »

Ça n'arrivera pas. Elle le sait.

Le psy l'entraîne sur le toit de l'immeuble de la société. Par temps clair, on aperçoit tout le quartier des affaires de Sandton jusqu'aux montagnes du Magaliesberg. Comme aujourd'hui.

« Cela ne vous aidera pas, Angela. Mais je suis obligé de le dire. Ce que vous vivez, c'est le déroulement normal. Mon conseil : ne prenez pas de décisions radicales pour le moment. »

Angela contemple les montagnes lointaines. Elle accepte cette idée.

Son coach lui dit la même chose : « Vous avez des gens bien à la direction. Vous avez les actionnaires derrière vous. Tenez bon. »

Seul problème : le chiffre d'affaires est en baisse. Et les bénéfiques aussi. D'accord, c'est la récession. Et personne n'investit. Ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Tout le monde garde son argent. Et accuse la politique toxique. Rick aurait trouvé des débouchés à l'étranger.

« Marché mondialisé, Ange. » Ce sont ses paroles. « Ce pays est trop petit. Faut jouer avec les adultes. »

Elle l'entend encore dire ça. Et elle sent monter les larmes. Certains jours, elle pleure du matin au soir. Elle ne sait pas comment elle va pouvoir faire face. Le chagrin est assez fort pour lui briser le cœur. Et puis, un jour, elle s'aperçoit qu'elle pleure moins, qu'elle pense moins à Rick. Qu'elle se concentre davantage sur son travail.

« Troisième stade, lui explique le psy. Ce qu'on appelle la période de réorganisation. Généralement, ça se produit vers le dix-huitième ou le dix-neuvième mois. Vous êtes dedans. Ça va aller. »

«Angela est de retour parmi nous», lui dit son coach. Il l'écoute parler de ses projets professionnels. Une politique commerciale plus agressive. La nécessité de contrer la concurrence. D'explorer de nouveaux marchés. Il dit : «Si vous voulez prendre des mesures cruciales, ne vous en privez pas.»

Pendant tout ce temps, Rej, le frère, a été là pour elle. Quand il était au Cap, il lui parlait par Skype deux fois par jour. Il passait plus de temps à Jozi¹. Finalement, peut-être que Rick se trompait. Rej est son soutien. Son bras droit. Il gère la société, il la remplace quand il le faut. Du coup, Angela s'interroge : est-ce moi qui ai pris cette décision ? Il s'agit d'un appel d'offres gouvernemental pour améliorer une route de campagne. Ce n'est pas leur domaine habituellement. Ça rapporte des liquidités, mais aucun bénéfice.

«C'est quoi ce chantier ? demande-t-elle à Rej, un vendredi, avant une réunion.

— Un service, en gros, répond-il. Une vente à perte. Mais un truc se prépare. Du lourd. On doit se positionner.

— Tu peux m'en parler ? Tu devrais m'en parler. »

Sourire énigmatique. «Ça fait plaisir d'entendre ça. Il est temps qu'on discute.

— Oh oui. » Angela sent son ventre se nouer. Elle entend la mise en garde de Rick.

1. Johannesburg. (*N.d.T.*)

Rej souhaite parler à sa sœur d'un gros contrat.

En cette splendide matinée au Cap, sans crier gare comme on dit, son portable sonne. Allongé dans son fauteuil inclinable, Rej admire la vue : les quais, la baie, les montagnes à l'horizon. Tout cela étincelle sous le soleil. Il résiste à l'envie de poser ses pieds sur le bureau. De céder au sentiment de régner sur tout ce qu'il contemple. Il sent qu'Amalfi Civils est entre ses mains.

Son portable sonne, donc. Un type avec un accent américain se présente. Rej ne saisit pas son nom. Il entend juste : « Je travaille pour l'Agence américaine pour le développement international. Je suis conseiller économique auprès de l'attaché commercial, ici au consulat. Nous pensons avoir une proposition qui pourrait être bénéfique pour tout le monde. Je vais être franc, monsieur Ben Ali : nous nous sommes renseignés sur Amalfi Civils, et votre société nous plaît. Le travail que vous avez effectué. Pas seulement en Afrique du Sud, mais aussi sur tout le continent et même à l'étranger. Plus précisément, nous voyons une occasion, ici dans ce pays, d'aider le gouvernement à réparer ce qui a été brisé. Nous voyons là une chance qui pourrait bénéficier à la vie des gens ordinaires. Nous parlons d'une productivité accrue, d'une prospérité accrue. De nouveaux emplois. De meilleurs logements. Une meilleure santé. Je pense que nous devrions nous rencontrer, vous et moi.

— Vous voulez bien me répéter votre nom ?

— John Webster.

— Et ce projet bénéfique pour tout le monde concerne quel domaine, monsieur Webster?

— La municipalité. D'importants travaux d'ingénierie liés au système d'approvisionnement en eau et au réseau électrique. Principalement. C'est là que nous avons identifié les besoins. Je suis sûr que vous serez d'accord, compte tenu de toute cette agitation violente. Comment ils appellent ça déjà? Les manifestations contre les défaillances des services publics?

— J'entends bien, dit Rej. Nous sommes compétents dans ces domaines techniques.

— En effet. Comme je vous le disais, monsieur Ben Ali, nous nous sommes renseignés sur votre entreprise. Simples vérifications préalables. Ah, j'y pense... Je sais que c'est un peu tard, mais nous aimerions vous exprimer toutes nos condoléances concernant la mort de Rick Thulo. Un meurtre tragique et gratuit. C'était un gars super. Un grand ingénieur, qui savait raconter des histoires. Je l'ai rencontré il y a longtemps, en Angola. C'était un homme qu'on aimait dans la seconde. Un homme direct. Pas de baratin. Doté d'une éthique qui fait toujours partie de votre société, comme l'a montré notre enquête. Et c'est une des raisons pour lesquelles nous nous adressons à vous. Et pour lesquelles nous pensons que nous pouvons travailler avec vous. Puis-je vous proposer qu'on se rencontre, afin de voir s'il est possible d'aller plus loin? »

Rej est partagé. L'évocation de Rick Thulo le contrarie. À ses yeux, Rick Thulo était un adepte de l'autoglorification. Mais comment dire non aux Américains? Impossible. Ils

représentent l'argent. Et pour de l'argent il veut bien passer outre le respect de ce type envers Rick Thulo.

Ce qu'il fait. Néanmoins, il conserve une réserve toute professionnelle. « Je suis sûr que c'est possible. »

Ils conviennent d'aller boire un verre au One&Only, le jour même, à dix-sept heures. Un hôtel suggéré par John Webster. Rej doit l'avouer : ce type connaît les bons endroits.

À moins le quart, Rej est déjà assis à une table, dans le coin salon, et il commande une bière. Il est en avance parce qu'il veut voir arriver John Webster. Pour avoir un avantage. Celui d'obliger l'autre à venir vers vous.

Mais cela ne se produit pas. Un peu après dix-sept heures, toujours personne, Rej trouve que c'est un manque de respect. Ce type se la pète. L'Américain montre ses muscles. Peut-être qu'il devrait partir. Il a même fini sa bière.

Et soudain, une main sur son épaule. Et une voix enjouée. « Hé, monsieur Ben Ali, vous avez commencé sans moi. » La poignée de main ferme. Le sourire hollywoodien. Les yeux bleus qui ne cillent pas. Et toisent Rej dans une position inconfortable : à moitié levé, jambes fléchies. Comme s'il était accroupi au-dessus de son siège.

« Restez assis, restez assis, dit John Webster en relâchant l'étau de sa main. Qu'est-ce que vous buvez ? » Il regarde autour de lui. Lève le bras. « Garçon ! Remettez-nous ça. » Il montre le verre vide de Rej. Et prend un siège. Les deux hommes sont assis presque côte à côte.

C'est ça, le conseiller économique ? se dit Rej. On dirait plutôt un prof de gym. Bien bronzé, une touche d'acier dans ses cheveux blond roux, chemise ouverte au col sous un

blazer, pantalon bleu marine impeccable. Mocassins. En forme, à en juger par l'aisance de ses mouvements. La cinquantaine sans doute. Décontracté, il commence par une tirade excessive à la gloire de l'hôtel, de la vue splendide sur les montagnes. Il explique qu'il fait venir les jeunes employés ici. Ils se sentent plus à l'aise qu'au Mount Nelson. « À moins d'aimer le style colonial. »

Les bières arrivent. Ils trinquent. Santé.

John Webster dit : « Monsieur Ben Ali...

— Rej.

— Rej, nous devrions peut-être mettre votre sœur au courant...

— Non, inutile. Elle travaille pour le bureau de Johannesburg. Elle s'occupe surtout des contrats en cours. Moi, mon rôle, c'est plutôt les nouveaux débouchés. De toute façon, on est en liaison permanente.

— Ça a dû être sacrément dur pour elle de surmonter la mort de son mari.

— Oui. Elle l'a très mal pris.

— Et on la comprend. Je n'ai jamais perdu une personne proche. À part des parents. Mais ça, on s'y attend. Je n'ai pas d'autre famille à proprement parler. Divorcé depuis longtemps, pas d'enfants. Vous êtes marié, Rej?

— Je suis en couple.

— Oui, j'ai connu ça moi aussi, plusieurs fois. Aux femmes!» Il lève son verre. «Impossible de vivre avec, impossible de vivre sans.» Ils trinquent de nouveau.

Rej regarde John Webster se pencher vers lui, pour dire : « Nous pensons en termes de ressources combinées à votre

savoir-faire local. Nous parlons d'investissements directs dans un projet à forte dynamique.»

Rej sait que ça ne sera pas facile de convaincre Angela.

5

Ceci à propos de Rej : il est né Reginald Amalfi. Destiné à marcher sur les traces de son père. Il a obtenu une licence d'ingénierie civile à l'université du Witwatersrand et a travaillé pour la société de papa. Il devait lui succéder quand celui-ci prendrait sa retraite. Seulement voilà : le vieux lui préférait Rick Thulo. Le vieux était très vache parfois.

Il y a dix ans, Rej s'est converti à l'islam. Depuis, il s'appelle Rejab Ben Ali. C'était lié à une petite amie, Nazeema. Mais surtout à l'agence de voyages du père de celle-ci, Eastern Destinations, établie à Dubai.

Rej a adopté cette nouvelle religion comme s'il avait attendu ça toute sa vie. Il était catholique auparavant. Il est devenu très croyant, très vite. Le mariage se profilait. Du moins, dans les plans de Nazeema. Rej a joué le jeu, avant de tomber le masque et de racheter l'affaire du père. Et de rompre les relations avec la fille. Très traumatisant tout ça. D'autant que des révélations évoquaient une autre femme. Il a quitté Johannesburg, direction Le Cap et le duplex de la femme en question. Eastern Destinations a trouvé un marché prêt à l'accueillir dans la Cité-Mère¹, foyer de l'islam

1. Surnom de la ville du Cap. (*N.d.T.*)

en Afrique du Sud. Rej a ouvert au-dessus de l'agence de voyages un bureau d'Amalfi Civils. Et fait venir un tas de nouveaux clients. Il a échangé une femme contre une autre : nouvel épisode des aventures du coureur de jupons. Entretiens, Rejab s'est réduit à Rej. Un simple écart de trois degrés par rapport au Reg original. Il est le frère aîné d'Angela.

Ils ont un passif.

Des histoires de famille.

Il y a longtemps.

Dans leur enfance.

Un jour, ils rentraient de l'école à pied, tous les deux. Reg et Angela. Il y avait un troisième enfant, Ferdi, le frère jumeau d'Angela, mais il souffrait de problèmes de santé. Il n'était pas allé à l'école ce jour-là. Le jour où ils se sont retrouvés face à un gang.

Quatre adolescents style rappers. Qui se prennent pour des caïds.

Ils les entraînent sur un terrain vague. Broussailleux. jonché de bouteilles. De merde humaine. Des feux de camp ont laissé des cercles noirs sur le sol. Dans une clairière, ils sortent une paire de ciseaux et coupent les cheveux d'Angela, qui ressemble maintenant à un chien hirsute. Elle pleure. Reg est immobilisé. Les ados les poussent et les bousculent tous les deux. Ils les giflent. Leur père a de l'argent, disent-ils, ils veulent de l'argent. Sinon, ils auront des ennuis. Tous les jours en revenant de l'école, ils auront des ennuis.

Ensuite, ils veulent voir les nichons d'Angela. Elle a douze ans. Elle a des seins. Elle porte une brassière de sport.

Deux gars de la bande plaquent Reg sur le sable. Deux

autres s'en prennent à Angela. Elle a beau hurler, se débattre, donner des coups, ils sont plus grands, plus forts. Ils lui enlèvent son blazer de collégienne. Ouvrent sa chemise, tous les boutons sautent. Ils arrachent le petit soutien-gorge.

Elle se retrouve les seins à l'air. Sans pouvoir se couvrir. Sans pouvoir se pencher en avant. Car l'un des gars lui tient les bras dans le dos. Bien droite. L'autre la caresse. Il lui dit que ses seins sont doux. Il pince les mamelons. Il peut les sucer ?

Ce n'est pas vraiment une question.

Pendant tout ce temps, Reg braille, se débat, donne des coups de pied. Il parvient à se libérer. Il devient fou. Il se sert d'une bouteille comme d'un bâton, il se déchaîne. Reg n'est pas une mauviette. Il s'est déjà battu. Si vous n'arrivez plus à le maîtriser, fuyez. En mode pétage de plombs, Reg est dangereux. Comme le découvrent les petits branleurs. Contre toute attente, il les met en fuite. Ils détalent avec des éclats de rire, des provocations et des menaces.

Angela est en pleurs. Tremblante. Reg lui enfile sa chemise. Boutonne son blazer. Fourre le soutien-gorge dans sa poche. Il lui porte sa mallette. Et il la ramène à la maison.

Ce soir-là, leur père apprend ce qui s'est passé et punit Reg à coups de ceinture. Tu dois protéger ta sœur, je ne peux pas être partout. Quand je ne suis pas à la maison, c'est toi l'homme. Veille sur elle. C'est ta sœur.

Angela explique que Reg l'a sauvée, Papa n'écoute pas. Sa fille est son petit ange. Il ne doit rien lui arriver. Reg doit se comporter en homme.

Ça le bouffe.

La leçon qu'il en tire : il n'y a aucune justice. On ne peut compter que sur soi-même.

La leçon qu'en tire Angela : Reg est son héros. Vicieux comme un serpent. Mais il était là pour la défendre.

Depuis la mort de Rick, Rej passe plus de temps à Joburg que dans la Cité-Mère.

« Je suis là pour toi, Angela. »

Angela l'accepte avec plaisir. Sur le coup, les larmes l'empêchent de voir. Elle accueille avec reconnaissance toute forme de bonté. N'importe quelle aide.

Rej a également pris Ferdi sous son aile. C'est un immense soulagement.

Les problèmes de santé de Ferdi sont multiples. Il est bipolaire. Il souffre également d'un problème psychiatrique rare : la lycanthropie. De manière épisodique. Tout va bien, il se comporte comme un être humain, et dans la seconde qui suit, il se transforme en loup. C'est peut-être dû à sa bipolarité. Peu importe. Pour Angela, les médicaments suffisent à contrôler les crises. En fait, la lycanthropie est une maladie dégénérative. La courbe indique une pente descendante, malgré quelques pics correspondant aux bons moments. Qui peuvent laisser croire qu'il va mieux. Que son état s'améliore. À vrai dire, ce sont des périodes de répit, dans ce long déclin. Mais Angela ne peut se résoudre à l'admettre. Ferdi est son frère jumeau. Ils ont commencé ensemble dans la vie. Elle ne veut pas le perdre. Même si elle ne le voit pas souvent. Ils ont peut-être partagé un utérus, mais pas grand-chose d'autre depuis. Ils sont deux pôles opposés, dit Ferdi pour plaisanter. Ferdi conçoit des décors

de cinéma, il n'a pas la même compréhension des affaires d'argent qu'Angela.

« Ce n'est pas grave, lui dit Rej. J'ai tout arrangé. » Il a installé Ferdi dans un cottage sur sa propriété du Cap.

Car Ferdi pèse lourd. D'après la déclaration de constitution de la société, la signature de Ferdi doit figurer dans le rapport annuel d'activité d'Amalfi Civils.

Après le meurtre de Rick, Ferdi a débarqué chez Angela, dans sa maison de Saxonwold. Sans prévenir. « Je sens ta douleur », a-t-il dit à sa jumelle.

Angela a fondu en larmes. Ferdi était dans une de ses bonnes périodes, au mieux de sa forme. En cas de rechute, elle n'était pas certaine de pouvoir faire face.

Rej a dit : « Laisse-le faire. C'est bon pour lui. Et toi, ça t'aide. Je suis le filet de sécurité. »

Ferdi s'est révélé être une bénédiction. Il a réglé tous les problèmes de la maison : il a géré le jardinier et la femme de ménage, et quelques soucis d'entretien. Il a fait les courses, préparé des repas. Et il s'est occupé en travaillant sur un décor.

Angela se réjouissait de le trouver là quand elle rentrait. Ils ont partagé quelques éclats de rire. Quelques récriminations aussi. Surtout concernant Rej. Du genre : « Rej est un vrai conspirateur. Il me cache des trucs. "Tu as déjà suffisamment de choses à faire, Angela." Tu te rends compte ? Il invite à déjeuner le secrétaire du président, dans notre salle à manger d'entreprise, et il ne m'en parle pas ? Comme si je ne pouvais pas assister à un déjeuner. Il me rend dingue parfois.

— Tu ne sais pas ce que c'est de vivre près de lui. Quand

je sors le soir, il veut savoir où je vais. À quelle heure je vais rentrer. C'est de la folie. Je sais qu'il s'inquiète. Mais c'est de la folie. Je ne serais pas étonné qu'il ait installé un mouchard sur mon téléphone.

— Tu crois? » Angela fronce les sourcils. C'est choquant. En même temps, Rick non plus ne faisait pas confiance à Rej. « Je sais que c'est ton frère, mais... »

Il le surnommait l'ayatollah.

Aujourd'hui, dix-huit mois plus tard, juste avant la réunion de direction, Rej dit à Angela : « On devrait déménager. Transférer le siège au Cap. La famille de maman vient de là-bas. C'est là-bas qu'est toute notre famille. »

Debout devant la grande table, Angela ne lève même pas les yeux du document qu'elle est en train d'éplucher. « Tu es fou? Le Cap, la ville de l'ennui. »

Rej fait défiler des photos sur son portable pour lui montrer un coucher de soleil. « C'est pris du salon de l'appart. »

Elle y jette à peine un coup d'œil. « Super. »

Rej l'entraîne vers la fenêtre. En face d'eux, les buildings de prestige de Rivonia Road. Verre, acier, béton, fausses colonnes doriques, portes d'entrée colossales. Les entreprises de la richesse. Dont ils font partie. Aucun problème à ce niveau-là.

« Tu as encore du chagrin, dit-il. Ça nuit aux affaires. Regarde comment tu es habillée. »

Tout de noir. Sa garde-robe habituelle. Sobre et élégante. Sophistiquée et autoritaire. Renversante est un autre terme qu'emploient les hommes (et les femmes) avec qui elle traite. La coloration au henné (à l'italienne) compense tout ce noir.

Rej se penche vers elle. « On a perdu le mojo. »

En un sens, c'est vrai. C'est visible dans les rapports. Angela repose le document. « Et tu penses qu'en déménageant ça changera tout ? »

— Oui.

— On va quitter le centre économique pour s'installer dans une ville paumée, et tu penses que ce sera bon pour les affaires ? Tu peux m'expliquer ?

— Bon, d'accord. C'est à cause de toi. Tu restes dans l'ombre de Rick. Il faut que tu en sortes. Tu dois prendre les commandes.

— C'est ce que je fais.

— Pour de bon, je veux dire. Aller au Cap, rencontrer des gens. Contrairement à ce que tu crois, toutes les affaires ne se font pas ici. » Les membres du conseil d'administration remplissent peu à peu la salle. Rej prend sa sœur par le bras et l'entraîne à l'écart des oreilles indiscrètes. « Je te parle d'occasions en or. De gros bénéfices.

— Il n'y a plus d'argent à Joburg ?

— Tu veux redresser notre bilan ?

— Évidemment.

— Alors, rends-moi ce service. C'est tout ce que je te demande. Un voyage au Cap, un seul. Deux rendez-vous, deux dîners. » Il brandit son téléphone avec la photo du coucher de soleil. « Laisse l'agent immobilier te faire visiter. »

Angela dévisage son frère : le nez méditerranéen, la barbe bien taillée qui affine le menton. Qui fait le tour de ses lèvres et donne presque l'impression d'être le prolongement de ses cheveux. Reg n'apparaît plus dans ces yeux marron. C'est Rejab qui la regarde. Sa version islamiste. Totalement insondable.

« Laisse-moi tout arranger. »

Il la harcèle. Il ne lâchera pas. « Pour ce foutu ayatollah, avait dit Ferdi un jour, tout est djihad. »

« Deux jours, dit Angela. Max. » Elle se retourne pour s'adresser à la salle : « Bonjour à tous. On commence? »

6

Le problème, se dit rétrospectivement Angela, vingt-deux mois après le meurtre, c'est qu'un événement n'est jamais provoqué par une cause unique. Plusieurs éléments déclencheurs entrent en jeu. Simplement, il est difficile de tous les identifier et les relier entre eux sur le coup. Le meurtre de Rick, qui semble être le nœud du problème, n'est peut-être en définitive qu'un épisode dans une série de réactions en chaîne.

Comme cette photo de coucher de soleil sur le téléphone de Rej. Juste entrevue, mais c'était suffisant. Un élément déclencheur.

Autre exemple, songe-t-elle, l'appartement huppé sur l'Atlantic Seaboard. OK, le meurtre de Rick a eu lieu il y a presque deux ans, mais le temps est un facteur important dans le lien de cause à effet. Quand un événement se produit, ses conséquences ne sont pas forcément immédiates.

Le 6 Atlantic Heights. Mis en vente cinquante-cinq millions de rands par l'agence immobilière Blue Chip. Acheté par Angela il y a quatre mois pour quarante et un millions. En dollars, au cours du jour, ça fait plus de trois millions, une coquette somme pour Clifton, dans la ville du Cap.

Une adresse prestigieuse.

Sur ce pâté de maisons, elle a cinq voisins : un membre d'une famille royale européenne ou quelque chose comme ça, un survivant du e-business, un promoteur local du BEE¹, un jeune rentier qui vit de son héritage de la ruée vers l'or, et le PDG d'une société d'investissement. Les deux premiers, plus le jeune rentier, sont des hirondelles. Des émigrés fiscaux. Qui suivent le soleil. Ils laissent leurs bagnoles – des Infiniti, des Ghibli ou des Classe S – dans un entrepôt près de l'aéroport. Là-bas, un type malin gère un service de voitures pour s'occuper de ces jolis moteurs, veiller à ce que l'huile reste fluide et les pneus bien gonflés.

Ce ne sont certainement pas les voisins qui ont attiré Angela. Ni l'adresse. Ni même la vue : mer infinie, ciel infini. Spectaculaire. Surtout les couchers de soleil. Soir après soir, la boule rouge s'enfonce dans l'océan. La lumière rose dans toutes les pièces. Que demander de plus ?

Non, ce n'est pas ça non plus.

C'est un mélange de choses.

Un truc qu'avait dit Rick ce jour fatal : « On devrait se dénicher une baraque dans le coin. Retrouver tes racines. Ça nous ferait du bien. » Elle l'entend encore prononcer ces paroles. Et leur écho dans celles de Rej. C'est peut-être le bon endroit.

Ou les paroles de Ferdi : « Je pourrais venir te voir, si tu

1. *Black economic empowerment* : programme lancé par le gouvernement sud-africain pour lutter contre les inégalités raciales nées de l'apartheid. (N.d.T.)

vivais ici. Mon état ne s'arrange pas, Ange. Je suis plus souvent malade ces temps-ci. J'ai peur de ce qui m'arrive.»

Cela l'avait émue. Il avait été tellement bon avec elle après le meurtre de Rick. Simplement en étant là. Sans s'imposer. Et il était reparti quand il l'avait vue plus forte. Ferdi, son jumeau abîmé. Son jumeau négligé. Son jumeau malade. Elle pouvait y remédier.

Une semaine après la réunion du conseil d'administration, elle est au Cap. Pour rencontrer ce type : Antony. Antony sans H, précise-t-il, au cours d'un cocktail avec des banquiers, organisé par Rej.

Elle prolonge son séjour. Elle reste tout le week-end. Antony l'invite à une dégustation de vin. Elle profite de l'instant. Elle n'est pas sortie depuis le meurtre de Rick. Antony est d'une compagnie agréable. Et d'un physique qui l'est tout autant. Coupe de GI. Sourire facile. Des dents de star de cinéma. Poignée de main ferme. En mode habillé, il ne porte pas de cravate. Mais des costumes branchés. Chaussures Martegani. En mode décontracté : pantalons de toile. Jamais de jeans. Chemises ouvertes au col. Jamais de T-shirts.

Il l'accompagne quand elle visite l'appartement le dimanche après-midi.

«Qu'en pensez-vous, Antony?» En temps normal, Angela ne demande jamais l'avis des autres.

Ils sont dans la chambre principale. Mêmes fenêtres panoramiques que dans le salon. Même lumière qui irradie de l'océan.

«J'aime bien, dit-il. On a l'impression d'être en mer.» Il est vrai qu'Antony est un marin. Il a fait deux fois Le Cap-Rio,

il a participé quatre fois à la Governor's Cup – de Simon's Town à Sainte-Hélène. Il est sur l'eau presque tous les week-ends, et tous les mercredis après-midi. Il devine sans doute qu'elle est sur le point de se laisser tenter.

Exact. Angela aime bien cet appartement elle aussi. Elle se voit bien vivre ici. Ça lui fait mal de l'admettre, mais Rej a peut-être raison. Pas quand il projette de déménager le siège. Trop compliqué. Trop fatigant. Mais faire la navette n'est pas exclu. Elle s'en sent capable. Départ le lundi matin, retour le jeudi soir. De longs week-ends passés à se promener sur la plage. À déguster du vin. À faire des randonnées en montagne. À manger dans des bistrots. Le mode de vie du Cap. Oui, ça pourrait marcher.

« Je vais réfléchir, dit Angela à l'agente immobilière.

— Oui, bien sûr. Souhaitez-vous visiter d'autres propriétés? Plus haut de gamme peut-être?

— Non, pas la peine. » Angela lui adresse son sourire qui veut dire « on a terminé » et prend la carte de visite Blue Chip que lui tend la femme.

Sur le parking, ils se serrent la main, et l'agente ajoute un dernier mot : « Évidemment, le prix est négociable.

— J'en suis sûre. Je remarque que tout est négociable de nos jours. » Pas de sourire cette fois.

« Le propriétaire est pressé de vendre. Vous comprenez? Avec tous ces... » L'agente immobilière agite une main dans le vide. « ... problèmes. La criminalité. Il ne vient quasiment plus. »

Dans la voiture Antony dit : « Si vous vous décidez, faites une offre à dix millions de moins.

— Je pensais plutôt cinq.

— Dix. C'est du délit d'initié, soit dit en passant. »

Angela rit. « Et la déontologie du banquier ? Cette fameuse discrétion dont vous êtes si fiers ? »

— Absolument. Discrétion absolue. Sauf pour les connards. »

Nouvel éclat de rire d'Angela.

« Vous connaissez le vendeur. »

— De réputation. »

Ils roulent dans Victoria Road, entre les immeubles du front de mer, en direction de l'aéroport.

« Alors ? Allez-y, crachez le morceau. »

— Discrétion professionnelle. » Antony affiche un immense sourire.

Angela lui donne une tape sur le bras. Pour rire. Elle baisse la garde pour la première fois. C'est un choc. Elle songe : Où tu vas comme ça, ma vieille ?

Il s'avère qu'elle va vers une nouvelle vie.

Le jeudi suivant, elle prend l'avion pour Le Cap. Elle descend dans un hôtel-boutique chic de Kloof Street. Et elle passe le week-end à marcher sur la plage, à faire de la randonnée en montagne et à boire du vin. Avec Antony. À un moment, ils passent devant l'appartement d'Atlantic Heights.

« Alors, des projets ? interroge Antony. »

— Je continue à réfléchir.

— Reviens le week-end prochain, je t'emmènerai faire du bateau. »

Elle s'exécute. Le samedi après-midi, ils s'éloignent du Royal Cape à bord d'un X-79. Un solide noroît de vingt-quatre nœuds souffle en rafales. Il y a suffisamment de clapot et d'embruns pour fouetter le sang et faire monter

l'adrénaline. Suffisamment d'angle d'inclinaison pour mouiller les bastingages quand ils virent de bord et suffisamment de swing dans la bôme pour faire craquer les voiles. Angela adore ça. Elle découvre Atlantic Heights de la mer. Elle est impressionnée.

Le dimanche soir, elle reprend l'avion pour Johannesburg.

Le lundi, elle fait une offre à quarante millions de rands. Elle met en avant la perspective d'un paiement immédiat. Sans attendre les prêts, les cautions, les versements de dividendes. Et cela grâce à l'indemnité de l'assurance. Conséquence. Apparemment, Rick était convaincu de marcher dans la vallée de l'ombre de la mort. Il a souscrit un gros contrat au nom d'Angela. Il ne voulait pas la laisser démunie. Ce qui ne risquait pas d'arriver.

Trois jours plus tard, l'agente immobilière la rappelle pour lui transmettre une proposition du vendeur : quarante-huit millions.

Dans son bureau de Rivonia Road, Angela contemple l'immeuble à colonnes de l'autre côté de la rue. Au-delà s'étend la tache brune de l'horizon en ce début d'hiver. Et elle s'interroge : Suis-je prête à sauter le pas ?

Elle répond à l'agente : « Quarante et un ? Vous pouvez essayer de lui proposer ça ?

— Je peux. » Il y a de l'hésitation dans sa voix. De la réticence. Angela connaît cette technique : paraître dubitatif, faire peur à l'acheteur pour qu'il augmente son offre. Compte tenu de la commission en jeu, elle ferait la même chose. La femme de chez Blue Chip reprend : « Je ne suis pas sûre qu'il bougera.

— Essayez quand même. »

Ce qu'elle fait. Le vendeur prend l'oseille et se tire.

« Je t'avais bien dit que c'était un connard », commente Antony.

Un mois plus tard, Angela a emménagé. Pas entièrement, mais suffisamment pour se sentir chez elle. Tableaux, meubles, tapis, vêtements. Elle achète de nouveaux ustensiles de cuisine, des draps, une télé, une chaîne hi-fi. Elle possède toujours la propriété de Saxonwold à Johannesburg, elle ne se sent pas encore prête à y renoncer.

Après un long sommeil, l'amour refait surface au son des vagues. Il se laisse bercer par le flux et le reflux de la marée montante. Il se réveille en entendant le fracas du matin. Qui se manifeste à divers moments de la journée.

« J'ai l'impression d'être sur un de ces vieux voiliers », voilà comment Angela décrit son expérience à Antony après sa première nuit sur place. « Je vogue. Comme dans la chanson de Rod Stewart. "Pour être libre." »

Elle a un petit côté romantique. Pour une fille de l'intérieur des terres, impossible de trouver un emplacement (l'emplacement, toujours l'emplacement) plus exotique.

« Merci de l'avoir achetée », dit Ferdi. Comme si elle lui avait rendu service. Elle le serre dans ses bras.

« Tu ne le regretteras pas, dit Rej. C'est là qu'est née la famille de notre mère. C'est là qu'est notre place. »

Angela perçoit la tension dans sa voix. Rej ne parle pas de leur père, de ses origines italiennes.

« Bienvenue au merveilleux Cap. »

Oui, le merveilleux Cap.

Bien.

Scène une.

Prenez la plage de Muizenberg, où Rick a été assassiné.

Depuis, il y a eu une recrudescence des agressions dans cette zone. Sept viols. Quinze vols. Avec violence. Victimes poignardées et tabassées.

Aucune arrestation. La police a organisé des patrouilles, matin, midi et soir. Ils n'ont vu aucun rôdeur.

Aux yeux des habitants, les flics sont des bons à rien. Ils se font massacrer sur les réseaux sociaux. Sont critiqués dans la presse. On parle d'avoir recours à des drones. Des agents de sécurité. Des rondes de quartier. Des opérations d'infiltration. On évoque l'autodéfense.

Bavardages.

C'est un samedi après-midi du début juin.

Deux silhouettes sur la plage. Il n'y a qu'elles. Loin de là, à Surfers' Corner, des enfants jouent, des adultes surveillent leur progéniture. Quelques surfeurs tentent de rider des petits rouleaux. Mais ici, le couple est seul. Il marche main dans la main. Sans parler. Heureux d'être ensemble, simplement.

On l'a dit, c'est une plage dangereuse. Les locaux n'y viennent pas. Mais les vacanciers l'ignorent.

C'est marée basse, le couple laisse des empreintes de pas dans le sable mouillé. La femme – trahie par sa robe – marche côté terre, plus près des dunes. Elle a un petit sac à

dos. Comme ceux des touristes. L'homme a roulé les jambes de son jean jusqu'aux mollets.

Des amoureux qui savourent cette fin d'après-midi. Insouciant. Aussi heureux qu'un cœur qui bat fort.

Trois hommes surgissent des dunes derrière eux. En courant. Très vite, ils se rapprochent du couple. Des hommes jeunes. Au crâne rasé. En T-shirts et pantalons moulants. Des yeux écarquillés par le *tik**. De larges sourires dévoilent leurs dents.

La femme sent leur présence, elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle prend peur. Elle se met à courir. En tirant son amoureux par le bras. Celui-ci se retourne. Ils courent tous les deux maintenant, ils entendent les rires de déments de leurs poursuivants.

« Attendez, *luvviés**, attendez, on vous fera pas de mal. »

Ils sont en forme, tous les deux. Ils courent plus vite que les trois autres. Ils les distancent.

Jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que la femme tombe et entraîne son compagnon dans sa chute. Ils sont sur le sable humide. Les hommes cessent de courir. Ils approchent en marchant, deux d'entre eux ont un couteau à la main.

« Vous voyez, dit le troisième, on peut pas échapper à son destin. Adviene que pourra. » Il s'arrête à un pas du couple recroquevillé. « Suffit de tout abouler. Vous d'abord, madame. La jolie dame aux jolies jambes. »

Les deux autres ne bougent pas, ils attendent. Ils sourient toujours.

La femme se débarrasse de son sac à dos.

« On veut plus que ça, dit le chef. On veut... »

Il n'achève pas sa phrase. Il regarde le pistolet dans la main de la femme. Et l'homme qui lui sourit.

Fok.

Vicki et Fish.

8

Partis se promener sur la plage.

Vicki parlait de sa vie.

De son désir d'être normale.

De son ras-le-bol des subterfuges.

Finies les opérations secrètes pour la Volière, alias les services secrets.

Le meurtre de Henry Davidson – son contact au sein de la Volière – avait été un choc. Elle avait pris peur. Elle se disait que ça aurait pu être elle, allongée là sur le sol de son appartement, morte. Et tout ça pour quoi? Des secrets qui, dans cinquante ans, ne voudraient plus rien dire.

Elle en avait assez d'être sur la ligne de front. De subir des dommages corporels dans l'exercice de ses fonctions. Maintenant que son pied était guéri, après avoir été grièvement brûlé lors de sa dernière mission, elle ne voulait plus supporter toute cette merde.

Désormais, elle se consacrerait exclusivement au travail juridique.

Elle consulterait un thérapeute pour son addiction au jeu.

« Je parle sérieusement. »

Elle voulait s'installer avec Fish pendant quelque temps, et aller travailler en ville tous les jours.

Elle ajouta même : « Tu es mon point de repère. Je veux rester avec toi. » Elle pressa sa main dans la sienne.

Fish était super content.

Elle voulait qu'ils fassent des choses banales tous les deux : les courses, la cuisine, chiller, enchaîner des séries.

Elle garderait son appartement de Wembley Square, c'était un trop bon investissement. Ils pourraient l'utiliser pour des escapades le week-end. Sans être obligés de rentrer en voiture, du Cap aux Muizies. Ils pourraient aller voir des films au Labia. Dîner au restaurant. Et picoler puisqu'ils ne reprendraient pas le volant.

Et aussi. Gros avantage. Fish pourrait facilement écumer les spots de surf de l'Atlantique. Big Bay était juste en face.

Qu'est-ce qu'il en pense ?

Fish pense que c'est une bonne idée. Il ne dit pas qu'il vaut mieux attendre un peu pour voir. Car il connaît Vicki. Il se montre enthousiaste.

« Tu as raison, Vics. Sincèrement. L'adrénaline, les opérations secrètes, le jeu, tout ça je comprends, mais ça suffit maintenant. Ça va raccourcir ton espérance de vie. »

C'est à ce moment-là que les trois hommes les attaquent. Alors, ils se mettent à courir. Sans vraiment prendre ça au sérieux. Ils se moquent de la tentative de ces trois *goffels** (comme les appelle Fish) accros au *tik*.

« Attendez, *luvvies*, attendez, on vous fera pas de mal. »

Évidemment, se dit Fish, puisque vous ne pouvez pas nous rattraper.

C'est alors que Vicki trébuche. Et se retient à lui. Et tous les deux basculent cul par-dessus tête dans le sable.

Mauvais.

Mais Vicki a un flingue, alors ce n'est pas la fin du monde. Car les *tik-men* n'ont que des couteaux. Et même s'ils ont le cerveau amoché, ils ne voudront pas se faire tirer dessus. Vu que ces deux-là ne ressemblent pas aux habituelles victimes terrorisées. Ils se relèvent rapidement. Campés sur leurs jambes. La femme tient un petit pistolet à deux mains. Bras relâchés. Prête à tirer.

Le type dit : « *Oiraait*, c'est *kwaai** ça, ma sœur. *Oiraait*, ma belle, à un de ces jours. » Les trois types reculent, puis retournent dans les dunes en trotinant.

« La vache, dit Vicki en baissant les bras.

— C'était chaud, dit Fish. Je crois que j'ai besoin d'une bière. »

Vingt minutes plus tard, ils sont au Tiger's Milk, assis derrière la vitre, face à False Bay, à la mer et à la montagne qui s'embrasent. Des lumières commencent à s'allumer le long de la péninsule qui épouse la griffe du Cap. À l'intérieur du restaurant, les surfeurs qui s'installent et les fêtards qui viennent s'enfiler un verre de bière et des côtelettes d'agneau vite fait font monter le niveau sonore. Quelque part, en sourdine, une chanson de Chris Rea parle de Daytona.

Fish et Vicki se détendent, dopés à l'adrénaline. Un verre de vin devant elle. Une pinte de bière blonde devant lui.

« Comment ça se fait que tu avais un flingue sur toi ? demande Fish, en regardant Vicki, qui ne le quitte pas des yeux.

— Comment ça se fait que tu n'en avais pas ? répliquet-elle. De nos jours. Par ici. »

Il rit. Elle est soulagée.

« Nom de Dieu, Vics, c'était un coup de chance.

— Ce n'est pas de la chance, c'est de la prudence. » Vicki sirote son assemblage de cabernet-merlot. « On ne sait jamais.

— Très juste. Tu les as vus détaler ? Comme si leurs jambes n'arrivaient pas à se coordonner. Connards. » Fish boit une gorgée de bière. Avale. Grimace. « Ça vient d'où, ce truc-là ? » Il se retourne vers la serveuse nigériane qui traîne à proximité. Il lève son verre. « C'est quoi, cette bière ?

— Devil's Peak. Ça ne vous plaît pas ?

— Devil's Piss, oui. Je voulais de la Butcher Block. Comme hier.

— On a arrêté d'en vendre. Désolée.

— Oui, moi aussi, dit Fish. Nous, on va arrêter de venir ici. Regardez-moi ça. Regardez les bulles. Vous trouvez que ça ressemble à une putain de lager ?

— Décision de la direction. » La serveuse lui adresse un sourire crispé.

« C'est pas grave, dit Vicki. Inutile de vous excuser à leur place. Au moins, le vin est bon.

— Vous voulez une autre marque ? Amstel ? Windhoek ?

— C'est encore pire. Elles ont un goût de boîte de conserve.

— Il s'en remettra », dit Vicki.

La serveuse s'en va.

« Quoi qu'il en soit, à la tienne, dit Fish. Un point pour nous, zéro pour les méchants. » Ils trinquent et boivent. Fish grimace de nouveau. « C'est bizarre ce qui s'est passé. Tu te souviens d'une affaire que j'ai eue il y a deux ans environ, le *okie** qui s'était fait tuer là-bas, dans le même coin ?

— Rafraîchis-moi la mémoire... » Vicki regarde Fish, en songeant que, des fois, elle a juste envie de dévorer cet homme.

« Rick Thulo. Le big boss d'Amalfi Civils. Une société d'ingénierie. Il était marié à la fille du patron.

— Et alors ?

— Alors, il y a deux ans, Rick s'est fait buter sur cette plage. En volant au secours d'un couple de touristes qui se faisait agresser. Souviens-toi, je t'en ai parlé. »

Vicki hoche la tête en contemplant la mer qui s'assombrit, et elle se demande ce qui se serait passé sans son arme. Elle préfère ne pas y penser. « Oui, vaguement, dit-elle. La veuve t'avait engagé. Tu pensais que c'était un contrat. » Elle finit son verre de vin en deux gorgées.

« Exact. Et je continue à le penser. Bref, son nom est réapparu. Mon client banquier veut un rapport sur cette famille. Le monde est petit, hein ? Mais assez parlé boulot. Comment va ton pied, après cette marche ?

— Aucun problème.

— Tu veux un autre verre ? »

Vicki secoue la tête. Elle caresse le bras de Fish, le regard pétillant. Elle repousse sa chaise, approche ses lèvres de l'oreille de Fish. « Non. Allons-nous-en. Cul sec, blondinet, tu as un truc qui m'intéresse. »

Ce qu'elle n'a pas dit à Fish au cours de cet après-midi de bonnes intentions, c'est qu'elle a l'impression d'être surveillée.

DEUX

1

Samedi 26 mai 2018. Retour sur la plage de Muizenberg, où Rick a été assassiné deux ans plus tôt. En cet après-midi d'automne ensoleillé, le bras droit de Rej Ben Ali (alias Reg Amalfi) pêche sur cette plage. Il respire l'ozone enivrant, en paix avec le monde extérieur. Son nom : Tyrone Mansoor.

Tyrone est un baratineur des Cape Flats. Proche de la cinquantaine. Célibataire. Ses deux parents sont morts. Il a une sœur, mariée. Il est proche de son neveu, Naasir, onze ans.

Dans le temps, Tyrone faisait partie du groupe d'autodéfense Pagad (People Against Gangsterism and Drugs). À l'époque des voitures piégées, des bombes artisanales, de l'attentat au Planet Hollywood. Un mort. Vingt-quatre blessés. Une écolière britannique avait perdu un pied.

Un an plus tard, une explosion dans une pizzeria St Elmo's avait fait plus de quarante blessés. Les deux établissements étaient des franchises américaines.

Pagad avait revendiqué ces opérations anti-américaines. En représailles après les raids effectués par Washington au

Soudan et en Afghanistan. On parle d'histoire, là : la fin des années 1990. Ces attentats faisaient suite à des attaques visant des ambassades américaines en Afrique orientale. Bilan : plus de deux cents morts. Washington avait inscrit Pagad sur la liste des organisations terroristes.

La rumeur voulait que Tyrone Mansoor fasse partie des djihadistes.

Vous vous souvenez du dénommé Rashaad Staggie ? Un baron de la drogue. Abattu, puis brûlé devant sa maison de Salt River, en août 1996. Tyrone était présent au moment où ça s'était passé. À ce qu'on raconte.

Quand la police a rendu la vie difficile aux militants de Pagad, Tyrone a poursuivi son chemin, si on peut dire. Il s'est fait engager par une société de taxis-minibus. Il est devenu leur homme à tout faire. Celui qui règle les problèmes. Il a gravi les échelons jusqu'à la direction. Responsable des relations humaines.

Ils l'appelaient le Marteau humain.

Mais les hommes de main des sociétés de taxi ne font pas de vieux os.

Puis est arrivé Rejab Ben Ali. Même mosquée, autrefois du moins. Même hobby : la pêche en bord de mer. Autrefois du moins. Rej est au-dessus de ça maintenant, il trouve que c'est indigne de lui. Dans le temps, il n'avait pas de préférence : plage ou rochers. Sur la plage, vous attrapiez des espèces côtières avec des plombs et des appâts : des galjoens et des moignons blancs. Sur les rochers, vous pouviez ramener des tassergals quand ils migraient, et même des sérioles.

Aujourd'hui, Tyrone est sur la plage près de Baden Powell Drive, un peu à l'est du spot de surf baptisé Cemetery.

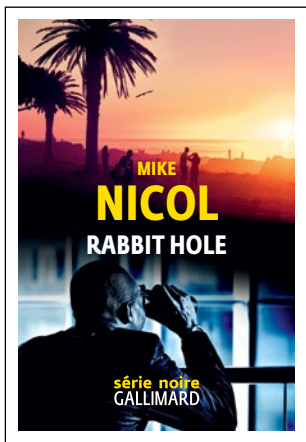
RABBIT HOLE

MIKE NICOL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR JEAN ESCH

C'est la crise au sein de la fratrie Amalfi. Angela, PDG d'Amalfi Civils, la société de construction et d'ingénierie familiale, s'oppose au dernier projet de son frère Rej : un contrat pour d'importants travaux publics financés en majeure partie par une banque américaine. Aux dépens du gouvernement sud-africain. Cela sent la corruption. Or l'entreprise traverse une mauvaise passe, Rej a grand besoin d'argent et Angela devient vraiment gênante. En coulisse, un conseiller économique auprès du consulat des États-Unis – pour résumer, un agent de la CIA – manœuvre afin que l'accord soit conclu. Tandis que les services secrets sud-africains lancent une opération spéciale pour le contrecarrer. Vicki Kahn, avocate et espionne contre son gré, est au service des deux camps au péril de sa vie. Tout cela ne peut se terminer dans un bain de sang. Mais la morale sera-t-elle sauve ?

Né en 1951 au Cap, où il vit, Mike Nicol est journaliste, auteur de romans policiers et non policiers, d'une biographie autorisée de Nelson Mandela, de poèmes, et d'essais sur la politique et la culture sud-africaines.



RABBIT HOLE
MIKE NICOL

Cette édition électronique du livre
Rabbit Hole de Mike Nicol
a été réalisée le 5 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072906039 - Numéro d'édition : 370016).
Code produit : U33720 - ISBN : 9782072906060.
Numéro d'édition : 370019.